



YAN Lianke

*Songeant
à mon père*



Éditions
Philippe Picquier

SONGEANT À MON PÈRE

YAN Lianke

SONGEANT À MON PÈRE

Traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud

Écrits dans la paume de la main



**Éditions
Philippe Picquier**

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de

CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Bons baisers de Lénine
Les Jours, les Mois, les Années
Le Rêve du Village des Ding
Servir le peuple

Titre original : *Xiangnian fuqin*

© 2008, Yan Lianke

© 2010, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : illustration de Nicolas Delort

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0171-5

Qui suis-je ? Tous ceux qui ont un peu d'instruction se posent la question sans que nul n'y puisse répondre. J'ai suivi un jour un ami chez un autre, lequel habitait sur l'avenue Xichang'an, à Pékin. La demeure était spacieuse, les hôtes distingués, l'ameublement splendide. Alors que j'entrais dans une pièce bondée, mon ami me présenta.

Il dit : « Voilà l'écrivain Untel, il a écrit tel roman. »

Les convives me regardèrent du coin de l'œil, ignorant tout de ce livre.

La gêne s'installait, mon ami poursuivit : « C'est un militaire, un commandant. »

Tous regardèrent mes habits civils, sourirent, hochèrent la tête, vinrent me serrer la main, et je pris place parmi eux.

La soirée se déroula, sinistre.

Peu de temps après, je me rendis dans ma région natale, au bourg de Tianhu, dans le district de Song, à l'ouest du Henan. C'est une région pauvre ; le district est depuis des années le plus pauvre de toute la province. Je voyageai depuis Luoyang deux heures durant dans un train cahotant pour arriver à midi. La voiture s'arrêta tout doucement tandis qu'une foule de paysans s'approchaient pour vendre des œufs durs et de petits sacs de limonade aux conditions d'hygiène douteuses. Il y avait encore des graines de tournesol grillées, des graines de pastèques, ce genre de choses. De ceux qui s'étaient approchés de la

fenêtre, on ne voyait que les mains levées avec les produits qu'ils cherchaient à vendre ; quant à ceux qui se tenaient à la porte, on aurait dit qu'ils brûlaient d'envie de fourrer leur marchandise dans les poches des voyageurs sans même percevoir un sou. Je descendis du train et traversai la foule, les villageois m'enfoncèrent quelque chose dans la poche, me reconnurent soudain : « Ah ! C'est donc toi, Lianke ! Tiens, prends un œuf, nous l'avons fait cuire nous-mêmes. » Une petite fille me mit un sac de limonade dans la main avant de s'enfuir au loin, sans avoir dit mot. En regardant sa silhouette de dos, je me souvins de son frère aîné qui avait été mon camarade de classe. Il y avait encore ceux qui proposaient des cannes à sucre, de la soupe de bœuf, des pommes ou des poires ; tous étaient du village, tous m'entraînaient par la main pour m'emmener manger quelque chose, même du jujube rouge à un coin de rue. Un voisin qui rentrait du travail s'approcha de moi et dit : « Tu es revenu, viens donc déjeuner avec nous » et il prit mes bagages pour les porter sur sa houe.

Mes oncles se trouvaient dans la rue, ils prêtaient main-forte à la construction d'un bâtiment ; en me voyant arriver, ils m'appelèrent du haut de l'échafaudage, me dirent qu'il n'y avait personne à la maison, que, la mère étant partie au champ, la porte était fermée à clef, il fallait d'abord que j'aille chez l'un d'eux où la tante me donnerait à boire. Je bavardai un moment et continuai d'avancer ; neveux et nièces arrivèrent en courant, me prirent par la main et me réclamèrent des bonbons ; puis ils me dirent que leur grand-mère, c'est-à-dire ma mère, binaut au bord du fleuve, sachant que je devais arriver aujourd'hui et craignant que je ne fusse là trop tôt, elle avait emprunté un vélo pour rentrer plus vite.

J'ai su, alors, qui j'étais.

J'IGNORAI TOUT DU THÉ

Pour les gens du Nord, boire du thé est un luxe. Comment en effet pourrait-on sur la pauvre terre du Nord cultiver le thé ? Dans le village de mon enfance, les familles qui possédaient des feuilles de thé étaient à coup sûr aisées et l'un de leurs membres travaillait en ville. Le thé était le symbole d'une certaine catégorie sociale. Pourtant, ces familles-là n'en buvaient guère. Et si elles en avaient, c'était pour avoir entendu dire qu'il pouvait être utilisé comme remède pour faciliter la digestion.

On peut imaginer à quel point, au Nord, dans les petits villages, le thé était respecté.

J'étais soldat lorsque j'en ai bu pour la première fois. C'était amer, âpre, je ne lui trouvai rien de savoureux ou de désaltérant, mais mon instructeur politique l'avait spécialement préparé pour moi, afin que je puisse bien travailler pour le parti, que j'en devienne un membre véritable, possédant une juste vision de l'existence, que je travaille d'arrache-pied à la réalisation du communisme. C'est uniquement pour cela qu'il avait mis une pincée de feuilles à infuser dans une tasse en verre. Et c'est pour cela que j'ai profondément mesuré l'importance du thé, ce qu'il représentait pour moi, à l'instar du ginseng pour un malade.

Par la suite, devenu cadre, je me souviens qu'au bureau de la propagande il y avait toujours du thé et que la première chose que faisaient en arrivant le chef du bureau

et mes collègues était de s'en préparer une tasse. Ils la posaient de façon très solennelle, à côté de leur casquette militaire, sur un coin de table.

Le thé de l'Etat, l'eau bouillie de l'Etat, mes collègues en buvaient, ne pas le faire, j'en étais conscient, eût été de ma part un affront, en tant que cadre du parti c'eût été, volontairement, me différencier des autres ; je bus lentement. De plus, à cette époque-là, je travaillais le jour et m'exerçais le soir à écrire un roman. J'avais entendu dire que le thé fort chassait le sommeil et je l'essayai dans ce but. Et c'est ainsi que je devins peu à peu un adepte du thé et que, désormais, en manquer équivaut pour moi à manger du riz sans pouvoir l'accompagner d'un bol de soupe.

Cependant, je ne suis guère sensible à la qualité des différents thés.

Depuis vingt ans que j'en bois, le plus souvent je ne peux distinguer le thé vert du thé rouge qu'après l'avoir fait infuser, pareil au marcheur qui ne parvient jamais à savoir quel type de semelles, souples ou dures, lui conviendrait le mieux. Les semelles souples sont confortables mais s'usent vite, les dures sont solides quoique moins confortables. Bien sûr, on trouve aujourd'hui des semelles à la fois souples et solides, mais pour ce qui est du thé, rares sont ceux qui en feraient infuser pour moitié du rouge et moitié du vert, et s'il existe des gens pour le faire, ce sont sans aucun doute des ignorants du Nord tels que moi.

Le terme d'« ignorant » est parfaitement mérité en ce qui me concerne, je l'affirme tout aussi objectivement que lorsque je dis que je n'ai pas écrit un seul bon roman jusqu'ici. J'ai bu du thé Biluochun et en ai oublié la saveur, du Longjing sans parvenir à m'en rappeler le goût. En somme, je suis incapable de faire la différence entre les